



Parabole

REVUE BIBLIQUE POPULAIRE • PUBLICATION **SOCABI**

JUIN 2021 • VOL XXXVII N° 2



SORTIES DE CRISES



DOSSIER Expériences bibliques
d'épreuves traversées



CHRONIQUES Nathalie Bruyère,
Jonathan Guilbault, Jean-Philippe Trottier



RENCONTRE
Mgr Marc Pelchat



SORTIES DE CRISES

03 AVANT-PROPOS

Sorties de crises
Francis DAOUST

DOSSIER

Expériences bibliques
d'épreuves traversées

04 *Non à la normale
et au retour en arrière*
Francis DAOUST

08 *Quand il faut tout reconstruire*
Hervé TREMBLAY, o.p.

12 *La mort libère... même les vivants*
Isabelle LEMELIN

15 *Des crises qui ouvrent des voies*
Daniel CADRIN

18 *Quand l'Église sortait de crise*
Jean GROU

22 **ENTREVUE**
Dans l'attente d'une vie nouvelle
Mgr Marc PELCHAT,
Philippe VAILLANCOURT

24 **PISTES DE RÉFLEXION**
Francine VINCENT, Geneviève BOUCHER

25 **SUR UN RAYON
PRÈS DE CHEZ VOUS**
Jonathan GUILBAULT

26 **QUE LA MUSIQUE SOIT!**
Jean-Philippe TROTTIER

27 **UNE THÉOLOGIE EN MIROIR**
Nathalie BRUYÈRE

28 **LA BIBLE EN QUESTION**
Francis DAOUST

30 **LE SOCABIEN**

31 **PRIÈRE**
Lieux de croissance
Jacques GAUTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Timothy SCOTT, c.s.b.
Vice-présidente : Christiane CLOUTIER DUPUIS
Secrétaire et trésorier : Jean GROU
Évêque pons : Mgr Louis CORRIVEAU
Administrateurs : André BEAUCHAMP,
Béatrice BÉRUBÉ, Sylvain CAMPEAU,
Suzanne DESROCHERS

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Francis DAOUST

COMITÉ DE RÉDACTION

Patrice BERGERON, Geneviève BOUCHER,
Francis DAOUST, Yves GUILLEMETTE *ptre*,
Francine VINCENT

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Geneviève BOUCHER, Nathalie BRUYÈRE,
Daniel CADRIN, Francis DAOUST,
Jacques GAUTHIER, Jean GROU,
Jonathan GUILBAULT, Isabelle LEMELIN,
Mgr Marc PELCHAT, Hervé TREMBLAY, o.p.,
Jean-Philippe TROTTIER, Philippe VAILLANCOURT,
Francine VINCENT

RELECTEUR
Jean GROU

CONCEPTION GRAPHIQUE
Fabiola ROY

ISSN 2291-2428 (En ligne)

PUBLICITÉ ET ABONNEMENTS

Vous aimez la revue?
Contribuez à sa diffusion

Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4

☎ 514 677-5431

🖱 directeur@socabi.org

Vos commentaires
sont les bienvenus
Merci!

Abonnement en ligne
GRATUIT

AVANT-PROPOS

03
.....
32

(Photo Présence / F. Gloutnay)



SORTIES DE CRISES

Francis DAOUST

Directeur général de la Société catholique
de la Bible (SOCABI)

Voici que nous commençons enfin à entrevoir la conclusion de la crise pandémique! Le processus de vaccination allant bon train, le nombre d'infections au coronavirus est en baisse constante et les restrictions de la santé publique se desserrent progressivement. Nous devons certes continuer de respecter les règles qui demeurent en place, mais nous pouvons nous réjouir en sachant que la crise achève et que nous pourrions profiter d'un été de déconfinement.

Le comité de rédaction de la revue *Parabole* a donc cru bon consacrer son numéro de juin à différentes sorties de crises racontées dans la Bible, afin de tirer des leçons qui pourraient nous éclairer dans la situation que nous vivons présentement. Notre attention ne porte pas sur les crises en tant que telles – n'en avons-nous pas déjà assez parlé! – mais sur les processus qui ont permis de les résoudre ou de les traverser et sur ce qu'elles ont créé de nouveau.

Nous remarquons alors que le peuple de Dieu a fait preuve de beaucoup d'imagination, d'ouverture et de flexibilité, tout au long de son histoire, afin de traverser les situations difficiles dans lesquelles il se trouvait. On note aussi que les tragédies vécues lui ont permis de cheminer et de se rendre en territoires inexplorés jusque-là, favorisant ainsi non seulement le développement de nouveaux principes de foi – tels que la croyance en l'unicité de Dieu et en la résurrection – mais en établissant aussi des structures concrètes en fonction de l'évolution de ses besoins.

Il est à noter que toutes les sorties de crises abordées dans ce numéro sont communautaires; elles sont vécues par le peuple de Dieu, qu'il s'agisse de la libération d'Égypte, du retour de l'exil à Babylone ou des réponses aux persécutions impériales romaines. Trois raisons expliquent ce choix éditorial. La première est que la Bible est d'abord et avant tout un livre de collectivité; elle fut rédigée par des groupes de personnes et s'adresse à des communautés de foi. Elle raconte bien quelques crises individuelles – pensons par exemple à Jacob, Élie ou Paul – mais les actions de ces derniers reviennent toujours au bien de leur clan, de leur peuple ou de leur communauté. La deuxième

“ De nouveaux horizons s'ouvriront alors, vers lesquels nous pourrions marcher avec confiance. ”



(Photo Peter H. / Pixabay)

se trouve du côté de la crise récente. La pandémie nous a en effet rappelé ou fait réaliser à quel point toutes nos vies sont interreliées; notre bien-être commun dépend des recherches des virologues, du travail des professionnels de la santé et des efforts de tout un chacun afin de respecter les règles sanitaires et de suivre le processus de vaccination. La troisième se situe dans un horizon plus immédiat, la crise ayant eu de dures répercussions sur nos communautés de foi et sur notre vie en Église.

Heureusement pour nous, nous ne sommes pas les premiers à vivre des moments de difficulté. Nous pouvons en effet tirer de riches leçons de l'expérience vécue par le peuple de Dieu à différents moments de son histoire. Il devient alors possible de regarder de l'avant avec espoir, mais le faire de manière dynamique, suivant l'exemple de ceux et celles qui nous ont précédés, afin de nous raffermir, de nous redéfinir et de nous reconstruire. De nouveaux horizons s'ouvriront alors, vers lesquels nous pourrions marcher avec confiance.

Toute l'équipe de *Parabole* vous souhaite d'agréables et enrichissantes lectures de déconfinement!



NON À LA NORMALE ET AU RETOUR EN ARRIÈRE

Francis DAOUST

Directeur général de la Société catholique
de la Bible (SOCABI)



Pistes de réflexion p.24

Photo Présence / F. Gloutnay



Liminaire

Bien que les événements spectaculaires accompagnant la sortie d'Égypte nous soient davantage familiers, le long récit de l'exode s'intéresse bien davantage aux quarante années vécues par le peuple hébreu dans le désert du Sinaï. La véritable histoire du peuple de Dieu commence en fait avec la difficile gestion de sa liberté nouvellement acquise. Cette expérience inédite, parfois vertigineuse, nous offre de précieux repères à nous aujourd'hui, qui redécouvrons progressivement notre liberté en cette période de déconfinement.

Plein feu sur les quarante ans dans le désert

La première crise majeure vécue par le peuple de Dieu et racontée dans la Bible est l'esclavage en Égypte suivi de l'exode et des quarante ans d'errance dans le désert dont le récit couvre quatre livres : *Exode*, *Lévitique*, *Nombres* et *Deutéronome*. Ce long récit constitue le fondement même de la foi juive et demeure aussi d'une importance capitale pour les chrétiens. Pourtant, un seul chapitre est consacré à la description de l'asservissement égyptien (*Exode* 1). Les auteurs bibliques, en effet, ne s'attardent pas sur la crise en tant que telle; ils passent rapidement au récit de la libération opérée par Dieu, qui se termine quatorze chapitres plus loin avec le cantique de Moïse (15, 1-18) et celui de Miryam (15, 19-21). Cette narration relativement courte fait en sorte que les cent vingt-trois chapitres suivants de la Torah, qui détaillent les quarante années de pérégrination d'Israël dans le désert, portent sur ce qui vient après la crise et la libération. En d'autres mots, la Torah porte de manière très majoritaire sur la gestion de cette liberté nouvellement acquise

par le peuple hébreu. Que va-t-il en faire? Comment va-t-il la gérer? Comment va-t-il organiser sa vie, sur les plans individuel et communautaire, maintenant qu'il est affranchi du joug qui pesait sur ses épaules et empêchait son épanouissement?

La place majeure que les auteurs bibliques réservent à l'après-crise égyptienne peut déjà nous offrir une première piste de réflexion, à nous aujourd'hui qui sortons de la situation pandémique : bien qu'il soit nécessaire de faire mémoire de cette crise et de reconnaître ce qui permet d'en sortir, il serait bon que notre attention se porte principalement sur ce qui vient par la suite, sur ce que nous entendons faire nous aussi de notre liberté nouvellement retrouvée.

Une difficile liberté

La joie des Hébreux est cependant de courte durée. Sitôt le cantique de Miryam terminé, voici que le peuple manque d'eau (*Exode* 15, 22) et de nourriture (16, 3), se voit confronté à une nation hostile (17, 8-16) et connaît des problèmes de gouvernance interne (18, 13-26). Il réalise rapidement que la gestion de la liberté nouvellement acquise n'est pas une partie de plaisir,

au point où il doute du bien-fondé de la libération opérée par Dieu et se remémore avec nostalgie l'époque de l'esclavage (16, 3).

Il peut être rassurant pour nous aujourd'hui de savoir que même le peuple hébreu, après avoir été témoin direct de toutes les merveilles réalisées par Dieu pour le libérer de son asservissement, peine, cafouille et doute. Notre sortie de crise ne se fera certainement pas, elle non plus, sans difficultés. Il y aura des moments d'incertitude durant lesquels nous irons peut-être même nous aussi jusqu'à regretter l'époque où nos libertés étaient limitées et que les décisions et initiatives que nous avions à prendre étaient restreintes. Nous ne sommes pas les premiers à faire cette expérience et à devoir relever le défi étrangement paradoxal de l'exigeante liberté.

Un guide sans pareil

Heureusement, Dieu ne laisse pas son peuple dans la misère, mais intervient toujours en sa faveur en apportant des solutions aux difficultés susmentionnées : découverte de sources d'eau fraîche (*Exode* 15, 27; 17, 1-7), envoi de la

DOSSIER

05
06

“ Comme toutes
les traditions entourant la Torah
nous le démontrent,
il ne s’agit pas de faire
une lecture des Écritures figée
et orientée vers le passé,
mais plutôt
une interprétation dynamique,
tournée vers l’avenir. ”

*La Haggadah ashkénaze, enluminure de Joël ben Siméon
manuscrit hébreu, milieu du XV^e siècle* ►



manne (16, 1-36), victoire militaire (17, 8-16) et établissement de juges (18, 13-26). Mais il ne se limite pas à régler les problèmes à mesure qu'ils apparaissent. Lorsque son peuple arrive au mont Sinaï, il lui fait don de la Torah, qui pourra le guider au cœur des difficultés à venir. Les 613 commandements qu'elle contient sont d'ailleurs, dans la grande majorité des cas, conjugués au futur : « Tu ne tueras pas » (*Exode* 20, 13), « tu aimeras ton prochain comme toi-même » (*Lévitique* 19, 18), « tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (*Deutéronome* 6, 5). Il ne s'agit donc plus de réagir, mais d'anticiper.

Le nom hébreu torah, que nous traduisons habituellement par « Loi », provient du verbe yarah, qui signifie « lancer », « projeter ». C'est le verbe employé par exemple pour décrire le geste de « lancer » des flèches. Il comporte donc à la fois l'idée d'une direction et celle d'une projection vers l'avant. La Torah constitue ainsi une sorte de guide qui permettra au peuple de Dieu de cheminer, de survivre et de prospérer malgré les difficultés à venir, en regardant devant soi.

Il est important de noter que ce guide qu'est la Torah est en constante évolution. Aux premières lois du Code d'alliance (*Exode* 20, 19 - 23, 33), qui peuvent remonter jusqu'au 8^e siècle avant J.-C., s'ajouteront successivement le Code

deutéronomique (*Deutéronome* 12-26), au 7^e siècle, et la Loi de sainteté (*Lévitique* 17-26), à partir du 6^e. Parallèlement à cette Torah écrite se développera aussi une Torah orale, la Mishna, un recueil de réflexions, de discussions, d'actualisations et d'applications concrètes de la Loi écrite. Les évangiles démontrent que Jésus s'adonnait couramment à cette pratique de débattre avec les pharisiens, les scribes et les docteurs de la Loi au sujet de l'application des règles de la Torah. Pour eux tous, elle n'était pas une entité fixe, mais la Parole de Dieu avec laquelle ils entraient en dialogue et à laquelle ils se référaient sans cesse pour se donner des points de repères face aux situations nouvelles qu'ils rencontraient.

Pour les chrétiens, bien que la Torah demeure précieuse, ce sont principalement les évangiles qui constituent le cœur des Écritures. Et l'expérience de nos frères juifs, dont faisait partie Jésus, nous encourage à les lire de la même manière : comme des guides pouvant nous accompagner, nous conseiller et nous orienter dans la période d'après-crise que nous amorçons. Mais, comme toutes les traditions entourant la Torah nous le démontrent, il ne s'agit pas d'en faire une lecture figée et orientée vers le passé, mais de favoriser plutôt une interprétation dynamique, tournée vers l'avenir et s'adaptant continuellement aux nouvelles circonstances auxquelles nous faisons et ferons face en tant que peuple de Dieu.

DOSSIER

06
06

“ Souhaiterons-nous
effectuer un retour à la normale,
à la vie d'avant, à l'ordinaire?
Dieu nous invite au contraire
à être différents, en suivant son exemple,
quitte à aller à contre-courant. ”



Vive la différence!

Par le don de la Loi et la conclusion de l'Alliance, Dieu fait d'Israël son peuple et le constitue comme nation sainte (*Exode* 19, 6; *Deutéronome* 7, 6; 14, 2.21; 26, 19). Il explique lui-même la raison de ce changement d'état : « Vous serez saints, car je suis saint, moi le Seigneur, votre Dieu » (*Lévitique* 19, 2).

Dans l'Ancien Testament et la pensée juive, « être saint » n'est pas synonyme d'« être pieux, vertueux, sans défaut », comme nous l'entendons habituellement de nos jours. Soupir de soulagement pour tous les membres du peuple de Dieu qui voyaient dans la déclaration du *Lévitique* une exigence irréalisable et une responsabilité beaucoup trop lourde à porter! Le verbe hébreu *qadash* signifie plutôt « être séparé, différent, distinct du profane, hors de l'ordinaire ». En d'autres mots, ce que Dieu déclare à son peuple est : « Vous serez différents, car je suis différent ». Les auteurs de l'Ancien Testament ne cessent de répéter que Dieu n'est pas une divinité comme les autres : « Qui est comme toi parmi les dieux, Seigneur? » (*Exode* 15, 11; voir aussi *Jérémie* 10, 6; *Psaumes* 71, 19; 77, 14; 86, 8; 89, 7.9; 95, 3; 96, 4; 97, 9). Or, la sainteté de Dieu n'est pas un attribut passif existant dans l'absolu. En effet, comment Dieu pourrait-il être différent s'il n'est en relation avec rien d'autre? Il est saint parce qu'il entre en relation avec les humains et parce qu'il agit de manière différente. Contrairement aux anciennes divinités du Proche-Orient ancien, il fait preuve de compassion; il établit

un lien personnel avec son peuple; il se tourne vers les plus petits, les plus humbles, les plus démunis; il se choisit comme peuple une nation plus que modeste, qui, au moment où commence son histoire, est réduite à l'esclavage. C'est ainsi qu'il manifeste sa sainteté.

De la même manière, la sainteté d'Israël n'est pas une condition qui se réalise automatiquement à partir du moment où Dieu annonce qu'il en fera un peuple à part. Il doit en effet suivre les commandements de la Torah, de manière à agir comme le Seigneur : avec compassion, justice, bienveillance, et une attention particulière aux plus vulnérables.

Ces observations quant à la sainteté de Dieu et de son peuple peuvent être éclairantes pour nous au moment où nous sortons de la crise pandémique. Souhaiterons-nous effectuer un retour à la normale, à la vie d'avant, à l'ordinaire? Dieu nous invite au contraire à être différents, en suivant son exemple, quitte à aller à contre-courant. Dans un monde où règnent de plus en plus l'appât insatiable du gain, la priorité absolue du soi, l'accumulation démesurée des richesses, le rejet obstiné de l'autre et la prépondérance de l'économie sur l'environnement, Dieu nous fournit un guide sans pareil par le biais des Écritures. Il nous donne l'exemple à suivre par ses gestes et nous invite à devenir, à notre tour, des points de repères dans ce qui semble, parfois, être un désert sans issue, mais qui est en fait le chemin obligé menant à la terre promise.

ABONNEZ-VOUS À Parabole

FORMAT PAPIER
IMPRESSION COULEUR

36\$

1 an • 4 numéros

*Parabole est un instrument
d'éducation à la foi qui permet
de garder la Parole vivante
dans le monde d'aujourd'hui.*



Pour recevoir Parabole à la maison
communiquez avec nous au 514 677-5431

 directeur@socabi.org

ou postez le formulaire ci-bas dûment rempli

Merci de faire connaître **SOCABI**, sa mission et ses ressources auprès de votre entourage.
Suivez-nous sur notre site [web](#), [Facebook](#) et [Twitter](#).



☐ Abonnement à la revue **Parabole** (version papier)
(36\$ - 4 numéros / année)



☐ Faire un DON* _____ \$
*Reçu officiel pour tout don de 20\$ et plus

MODE DE PAIEMENT

- ☐ CHÈQUE
☐ VISA
☐ MASTERCARD

NO DE LA CARTE

- - -

DATE D'EXPIRATION

CODE CVV

NOM

PRÉNOM

NUMÉRO

RUE

APPARTEMENT

MUNICIPALITÉ

PROVINCE

CODE POSTAL

TEL.

COURRIEL

SOCABI

2000, rue Sherbrooke Ouest,
Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

M. Francis Daoust

 514 677-5431

 directeur@socabi.org



Merci



QUAND IL FAUT TOUT RECONSTRUIRE

Hervé TREMBLAY, o.p.

Professeur d'Ancien Testament,
Collège universitaire dominicain, Ottawa

Pistes de réflexion p.24



Liminaire

L'histoire du peuple de la Bible peut être qualifiée de « normale », comme celle de tous les autres peuples, dans la mesure où elle a été marquée de périodes de paix et de crise. Dans cet article, Hervé Tremblay s'intéresse à la crise majeure de l'histoire de l'Israël ancien que fut l'exil à Babylone (587-538 avant notre ère), mais surtout sur la sortie de crise, si tant est qu'il y eut une sortie de crise...

Il est bien reconnu aujourd'hui que la Bible n'est pas un livre historique au sens strict du terme, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne contient pas des textes ou des parties fiables quant aux événements rapportés. Pour notre part, les sources bibliques qui nous intéressent sont un mélange de données historiques et d'interprétations théologiques. Ces sources se trouvent dans deux grandes œuvres :

- L'historiographie deutéronomiste. Il s'agit soit d'un auteur ou d'une école qui a écrit ou édité les livres de *Deutéronome*, de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois*.
- Le Chroniste. Il s'agirait d'une école qui a écrit les deux livres des *Chroniques* et ceux d'*Esdras* et de *Néhémie*.

Ces deux collections proposent une lecture religieuse et théologique des événements qui se sont produits lors de l'expansion babylonienne. Leur interprétation des faits n'est donc pas neutre ou objective, comme on l'attendrait d'un historien, mais très orientée et même engagée. Il ne s'agit pas pour nous d'opposer les deux (les faits bruts et leur interprétation) mais de les conjuguer. En effet, la sortie de crise dépend de la façon dont celle-ci a été comprise et interprétée.

La crise exilique

DEUX ÉLÉMENTS DE BASE SONT IMPORTANTS À CONSIDÉRER

1

L'Israël biblique était un petit pays insignifiant dans la géopolitique du Moyen-Orient ancien.

2

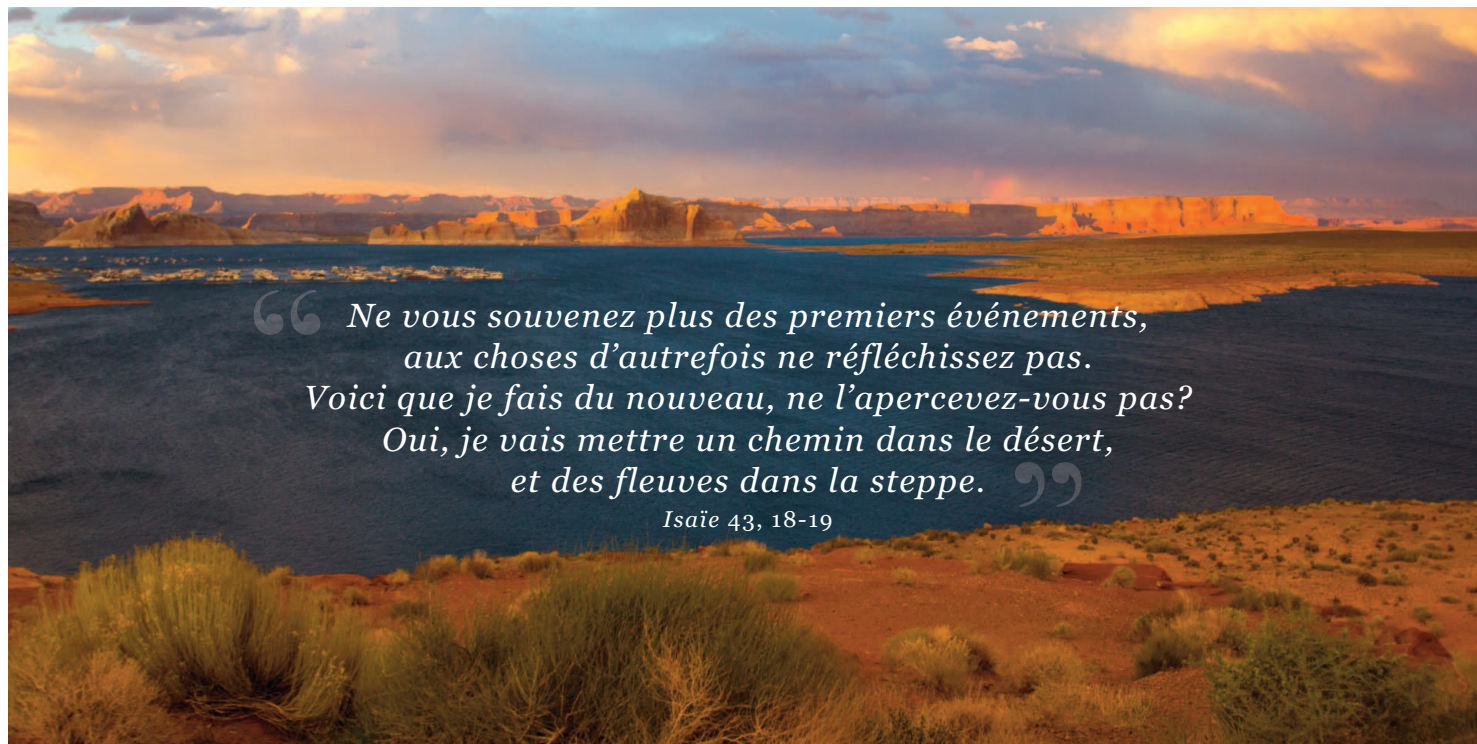
On l'aurait sans doute laissé relativement tranquille s'il n'avait été le lieu de passage obligé entre les deux grands empires que furent la Mésopotamie et l'Égypte.

Les royaumes d'Israël et de Juda ont été victimes de l'expansion des Empires mésopotamiens, assyrien d'abord, puis babylonien. Le royaume du Nord, avec Samarie comme capitale, a été conquis par les Assyriens en 721 (voir *2 Rois* 17). Les tentatives de prise de Jérusalem ont failli (campagne de Sennachérib en 701, *2 Rois* 18–19), de sorte que le royaume

de Juda est resté relativement indépendant alors que s'amorçait le lent déclin de l'Empire assyrien, jusqu'à son effondrement vers 610. Le nouvel empire, babylonien, a repris les conquêtes et le fameux roi Nabuchodonosor s'est emparé de Jérusalem une première fois en 597 sans rien détruire mais en déportant une partie de la population (*2 Rois* 24), dont le roi Joiakim et le prophète Ézéchiél. À la suite d'une nouvelle révolte, Nabuchodonosor a pris la ville une seconde fois en 587 (*2 Rois* 25). Il a tout brûlé et détruit, dont le temple de Jérusalem. Encore une fois, il a emmené en exil une partie de la population.

On pourrait croire que les conquérants voulaient simplement s'enrichir ou accroître leur puissance et qu'ils n'avaient aucun motif religieux. Mais il faut « penser ancien ». Pour les anciens, une conquête militaire s'accompagnait d'une conquête religieuse. C'est dans ce contexte important qu'il faut évaluer la lecture des événements et la réaction du peuple de la Bible.

- Les événements qui se sont passés sont terribles. Le peuple de la Bible a tout perdu : il n'y a plus de roi, plus de temple, plus d'indépendance politique. Le pays a été vidé de l'élite de sa population.



“ Ne vous souvenez plus des premiers événements,
aux choses d'autrefois ne réfléchissez pas.
Voici que je fais du nouveau, ne l'apercevez-vous pas?
Oui, je vais mettre un chemin dans le désert,
et des fleuves dans la steppe. ”

Isaïe 43, 18-19

• Ces événements ont donné lieu à une interprétation religieuse tributaire du principe de rétribution qui traverse tout l'Ancien Testament. Selon cette interprétation de l'historiographe deutéronomiste, Dieu a puni le peuple parce que celui-ci avait été infidèle à l'alliance et n'avait pas écouté les nombreux prophètes.

• La froide et dure conclusion, c'est que Dieu était pleinement justifié de détruire l'œuvre de ses mains.

• Dans la mentalité de l'époque, YHWH¹, le Dieu national, avait donc perdu devant Marduk, le dieu principal de Babylone.

• Le peuple de l'Israël ancien avait donc tout perdu politiquement et socialement, mais il avait aussi vu la défaite de son dieu national, qui faisait dès lors figure de *perdant*.

Sortie de crise

Le premier mouvement vers une sortie de crise apparaît déjà vers la fin de l'exil. Le Deutéro-Isaïe (l'auteur anonyme des chapitres 40 à 55 du livre d'*Isaïe*) a préparé la sortie de crise de façon admirable :

• Si la conquête babylonienne a marqué la victoire de leur dieu Marduk sur YHWH, le prophète a été le premier, semble-t-il, à prêcher le monothéisme strict.

• Si les exilés sont découragés parce qu'ils ont tout perdu, le prophète parle d'un retour glorieux et d'une reconstruction enthousiaste sur de nouvelles bases, à savoir les traditions remontant à la période d'avant la monarchie. Il semble avoir réussi à redonner foi et courage aux exilés.

La crise exilique se termine par un changement d'empire. En 538 le roi perse Cyrus mit fin au règne babylonien. Or, les Perses avaient une politique différente à l'égard des peuples conquis. Ils étaient très tolérants en ce qui a trait à la liberté de culte, dans la mesure où les populations soumises payaient leurs taxes et offraient des sacrifices pour le roi perse. Il s'agissait donc d'une petite autonomie trompeuse, puisque le pays demeurait une province de l'immense empire. L'« édit de Cyrus » a donné la permission au peuple juif de rentrer en Israël.

Pendant les décennies suivantes, la sortie de crise a pris plusieurs formes qui peuvent être considérées comme une lutte entre diverses tendances. Il semble bien que les options suivantes aient d'abord été envisagées :

• Demeurer à Babylone. L'édit de Cyrus donnait la permission de retourner en Israël. Il semble bien que peu d'exilés se soient prévalus de cette permission. Il est difficile d'en être

Pour aller plus loin

¹ Le tétragramme divin YHWH est le nom de Dieu dans la Bible hébraïque. Il est habituellement traduit en français par « Yahvé ». Mais les juifs évitent de prononcer ce nom, par respect. Ils diront plutôt « Adonaï » que l'on traduit par « le Seigneur » ou « l'Éternel ».

certain, mais il semble bien que les chiffres impressionnants du livre d'*Esdras* soient gonflés. Autrement dit, une bonne partie des exilés ont choisi de rester dans leur nouvelle vie. Pour eux, la crise était finie et ils ont contribué à implanter la diaspora juive en Babylonie. Il ne faut pas les juger sévèrement puisque ce judaïsme a fleuri et a produit, plus tard, le précieux *Talmud de Babylone*.

- Reproduire le passé. Ce n'est pas clair dans les textes bibliques, mais il semble bien qu'une réaction totalement compréhensible des premiers groupes de rapatriés fut de reproduire le passé et d'asseoir un descendant de David sur le trône. C'est ce que plusieurs ont compris de Sheshbassar qui aurait été, semble-t-il, soit le fils, soit le petit-fils du roi Joiakîn de la première déportation, et le seul roi légitime selon certains (voir *Esdras* 1, 8.11; 1 *Chroniques* 3, 18-19). Quoiqu'il en soit, il semble bien que les autorités perses soient venues à la connaissance de ce projet et aient subrepticement fait disparaître l'encombrant Sheshbassar...

En Judée, la crise a provoqué deux tendances opposées : l'une à l'ouverture, l'autre à la fermeture. Ces deux tendances se sont opposées pendant quelques décennies. On peut dire que l'une a triomphé sur l'autre, mais sans jamais la faire taire complètement.

- La tendance à l'ouverture préconisait une identité construite en lien avec l'« étranger ». Elle apparaît dans les livres de *Ruth*, de Jonas et des prophètes postexiliques, Aggée et Zacharie.
- La tendance à la fermeture et au repliement se manifeste surtout dans les livres d'*Esdras* et de *Néhémie*. Il s'agit d'une identité construite sur l'exclusion de tout élément étranger, une définition par l'intérieur.

La sortie de la crise exilique a conduit à la naissance du judaïsme. Autour du second temple, mais surtout de la Torah, le peuple juif s'est centré sur lui-même et a exclu l'étranger. Cette

tendance s'est cristallisée dans le document central du judaïsme, la Torah. Selon les biblistes, deux des fameux documents que des exégètes ont identifiés au sein du Pentateuque – yahviste (J), élohiste (E), sacerdotale (P) et deutéronomiste (D) – représenteraient en fait les tendances opposées de l'époque postexilique :

- Derrière le yahviste (J), on reconnaît le mouvement libéral laïc.
- Derrière le sacerdotal (P), on devine le clergé conservateur.

On pense que les autorités perses auraient exigé de la part des juifs un seul document. Les deux parties ont donc été forcées de s'entendre et ont produit le Pentateuque, assez harmonisé pour unifier la communauté postexilique, mais assez stratifié pour que chaque tendance s'y retrouve. C'était génial!

Conclusion

Peut-on juger la sortie de la crise exilique? Certains ne s'en sont pas privés. Il était commun au 19^e siècle de considérer la naissance du judaïsme comme une perversion de la religion d'Israël. De nos jours, les historiens, biblistes ou théologiens sont plus nuancés et bienveillants.

Les juifs sont sortis de la crise comme ils ont pu. Assez peu d'options finalement s'offraient au peuple des rapatriés. L'immense Empire perse menaçait d'assimiler le petit peuple d'Israël. Pour plusieurs, survivre voulait dire se replier et exclure les étrangers.

On peut voir des similitudes avec ce qui se vit de nos jours. On croyait que la mondialisation ouvrirait la planète à tout le monde, mais c'est le contraire qui s'est produit souvent : repliements identitaires et réaffirmations des certitudes du passé. Les deux mêmes tendances d'autrefois continuent de s'affronter. Nous ne sommes pas encore sortis de notre crise à nous.

UN CERTIFICAT EN ÉTUDES BIBLIQUES À DISTANCE!



Découvrez l'exégèse biblique et accueillez des spécialistes de renom chez vous. Ce certificat en études bibliques, offert par la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval, vous permettra d'acquérir une vue d'ensemble de la Bible et des livres qui la composent en les situant dans leur contexte originel de rédaction. À travers une initiation aux diverses méthodes scientifiques d'exégèse, vous étudierez la Bible en tant que corpus littéraire de l'Antiquité, dont le riche contenu théologique et social a grandement influencé l'Occident, et continue toujours de le faire. Tout cela à votre rythme et de votre endroit préféré!

Information



[www.distance.ulaval.ca/etudes/
programmes/certificat-en-etudes-bibliques](http://www.distance.ulaval.ca/etudes/programmes/certificat-en-etudes-bibliques)



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté de théologie
et de sciences religieuses

COURS OFFERTS À L'AUTOMNE 2021

ÉVANGILES SYNOPTIQUES (THL-1001)

Analyse des évangiles de Marc, Matthieu et Luc : sources, genre littéraire et stratégies de rédaction.

L'UNIVERS DE LA BIBLE (THL-1004)

Analyse du contexte socioculturel dans lequel les textes bibliques prirent forme : géographie et histoire.

LES PREMIERS LIVRES DE LA BIBLE (THL-1005)

Vue d'ensemble des cinq premiers livres de la Bible : thèmes principaux et structure d'ensemble, référentiel socioculturel.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE ANCIENNE (THL-2002)

Introduction à la littérature chrétienne des cinq premiers siècles de notre ère et initiation aux genres littéraires pratiqués par les premiers chrétiens.

LITTÉRATURE PROPHÉTIQUE ET APOCALYPTIQUE (THL-2003)

Exégèse de passages sélectionnés de textes des livres prophétiques et de sections prophétiques et apocalyptiques présentes dans le Premier Testament.

BIBLE ET PASTORALE (THL-2100)

Exploration du champ de la pastorale de la Bible : histoire récente, organismes impliqués, projets en cours, perspectives d'avenir.

Information



etudes@ftsr.ulaval.ca

LA MORT LIBÈRE... MÊME LES VIVANTS

Isabelle LEMELIN

Chercheuse postdoctorale à l'Université Concordia, chargée de cours à l'UQÀM et animatrice à Radio VM



 Pistes de réflexion p.24

Liminaire

La crise maccabéenne étant survenue au 2^e siècle avant notre ère en Judée, fait partie des épisodes noirs de l'histoire juive pour lesquelles les traces littéraires se font rares. Seuls les deux *Livres des Maccabées* dans le Bible et quelques passages des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe nous permettent d'en éclairer les tenants et aboutissants. Ces écrits, bien qu'ayant seulement l'apparence de sources historiques, n'en importent pas moins sur ce plan et sur celui de la téléologie¹. En nos temps troubles et truffés de deuils, ils donnent donc matière à réflexion.

Aux origines

Il est désormais entendu que la crise maccabéenne trouve ses origines dans un ensemble de questions politiques, fiscales, administratives et culturelles [...] étroitement imbriquées². Les deux livres susmentionnés traitent d'ailleurs des réformes mises en place par le pouvoir séleucide, réformes qui auraient contribué aux dissensions entre les partisans de l'hellénisation et leurs opposants. Ainsi s'explique la dispute entre représentants des élites sacerdotale et aristocratique autour de la gouvernance du temple rapportée en 2 *Maccabées* 3, 1-6. Exigeant un arbitrage, elle ouvre la porte aux interventions étrangères qui vont en se multipliant. Après l'échec de l'envoyé de la couronne à se saisir du trésor (3, 7-34), le nouveau monarque, Antiochos IV Épiphane, destitue le grand-prêtre, Onias III, pour offrir cette importante fonction au frère de celui-ci, Jason. Il faut dire que ce dernier lui promet des revenus supplémentaires et l'application de mesures en accord avec la culture politique des dynasties hellénistiques (4, 7-10). Dès leur entrée en vigueur, le temple est méprisé, les sacrifices quotidiens sont négligés et les lois de la Torah sont violées. Or, le pontificat de Jason est à nouveau usurpé par Ménélas (4, 21). Cet illégitime Tobiade ne parvenant pas à payer son dû au roi, dérobe le sanctuaire à plusieurs

reprises, ce qui provoque des émeutes meurtrières et les récriminations d'Onias III, le dernier héritier légitime (4, 33-38). Après l'assassinat de celui-ci, rien ne va plus et Jason attaque Jérusalem où se trouve le responsable, croyant l'étrange rumeur de la mort d'Antiochos IV. Or, celui-ci, bien vivant et ayant eu vent des violences, ne tarde pas à intervenir.

La persécution d'Antiochos IV Épiphane

À l'été 168, Antiochos IV retourne donc à Jérusalem et y fait massacrer une partie de la population. C'est le début d'une violente répression dont l'exacte étendue demeure inconnue. On sait toutefois qu'il renvoya plus tard des mercenaires pour terroriser la toute nouvelle cité et pour y construire et y occuper une citadelle (1 *Maccabées* 1, 29-40). L'omniprésence de ses troupes lui permet d'interférer plus directement sur la vie religieuse. Le temple, après un énième pillage, sert à leurs cultes et est donc profané aux yeux des juifs pieux (1 *Maccabées* 1, 54; 2 *Maccabées* 6, 1-5), dont les pratiques sont interdites sous peine de mort (1 *Maccabées* 1, 41-51; 2 *Maccabées* 6, 6-11). Dans 2 *Maccabées*, des femmes sont tuées pour avoir fait circoncire leurs fils, des individus sont brûlés vifs durant le shabbat (6, 10-11) et un vieux scribe est battu à mort pour avoir refusé de manger de la viande

Pour aller plus loin

¹ La téléologie est l'étude des causes finales, de la finalité.

² G. GORRE et S. HONIGMAN, « La politique d'Antiochos IV à Jérusalem à la lumière des relations entre rois et temples aux époques perse et hellénistique (Babylone, Judée et Égypte) » dans C. FEYEL et L. GRASLIN-THOMÉ (dir.), *Le projet politique d'Antiochos IV*, Antiquités Nancy, Nancy, 2014, p. 304.

DOSSIER

13
14

« impure » (6, 18-31). Lorsqu'une mère et ses sept fils choisissent, comme lui, le martyre plutôt que de transgresser les interdictions alimentaires (7, 1-42), le sommet des persécutions est atteint. Dans le chapitre entièrement consacré à cette famille, une leçon d'une portée inouïe est livrée. Contre toutes attentes, c'est la mère qui l'offre et rend possible la sortie de crise, et ce, parce qu'elle innove en proposant une autre « fin ». Étonnamment, l'auteur de ce livre rempli de détails fabuleux introduit les idées phares d'un judaïsme en pleine émergence³ à partir des discours d'une femme (7, 22-23 et 27-29); idées qui sont en plus reprises par Judas Maccabée et ses compagnons.

Survivre armé d'espérance

Historiquement, la crise maccabéenne comprend la prise des armes par les fils de Mattathias et se solde par leurs victoires permettant non seulement de recouvrer le sanctuaire et la ville (2 *Maccabées* 10, 1) mais aussi de fonder la dynastie hasmonéenne qui assura une relative autonomie à la Judée de 142 avant notre ère à 37. Or, à l'instar de toutes les autres crises, y compris celle que nous vivons depuis mars 2020, celle qui secoua la Judée nous oblige à voir en-deçà et au-delà des considérations matérielles, comme le suggère d'ailleurs l'explication de l'auteur de 2 *Maccabées*. Sous sa plume, la résistance passive est la condition des succès de la résistance active. Les actions permettant la sortie de crise s'appuient nécessairement sur des idées. Judas Maccabée est invincible dès la première bataille parce que la guerre spirituelle, celle du retour à l'alliance (et potentiellement sur soi), a déjà été remportée et a changé la colère divine en miséricorde (8, 5). Dans ce récit, les guerriers sont tributaires des martyrs qui, espérant rester en relation avec Dieu ou « se retrouvant dans sa miséricorde » (7, 29), indiquent la route à suivre vers la sortie pour qu'advienne leur *relèvement*⁴ (lequel est bien plus important que tous les soulèvements subséquents). Pour ce faire, il appert que la population

“ Le Créateur du monde,
qui a façonné l'homme
à l'origine et qui a présidé
à l'origine de toutes choses,
vous rendra, dans sa miséricorde,
et le souffle et la vie. ”

2 *Maccabées* 7, 23

judéenne devait, comme la mère de 2 *Maccabées* 7, mettre son espérance ou sa confiance en Dieu (7, 20), « la confiance [étant] une relation où dépendance et fragilité se mêlent à la possibilité d'une transformation du moi et à la découverte d'un autre rapport au monde⁵ ». La mère actualise ce potentiel et, par ses paroles philosophiques et prophétiques (7, 23 et 29), est véhiculée l'idée de la résurrection.

Renaître autre

Déjà présente en filigrane dans le livre de Daniel, cette idée n'en est pas moins la révolution théologique, téléologique et anthropologique de la crise maccabéenne qui peut encore nous inspirer aujourd'hui. Comment, après quinze mois de pandémie ayant rappelé notre fragilité et exacerbé les inégalités, cette idée peut-elle nous aider même si elle ne ramènera ni 3,5 millions de morts de la COVID-19 ni la vie d'avant ?

Pour aller plus loin

³ Voir E. NODÉ, La crise maccabéenne. *Historiographie juive et traditions bibliques*, Paris, Cerf, 2005.

⁴ Les termes grecs exanastas (2 *Maccabées* 14, 45), stantes et stas (2 *Maccabées* 3, 33 et 2 *Maccabées* 14, 45) ramènent au fait de (se) (re)dresser et de (se) relever et sont à l'origine du mot français résurrection.

⁵ M. MARZANO, « Qu'est-ce que la confiance ? », *Études* 4121, 2010, p. 60.

DOSSIER

14
14

C'est qu'elle est, tout à la fois, point de départ, devenir exceptionnel, puissant outil de définition ou de redéfinition (quand plane une menace de disparition), solution face à la peur de la mort et résolution du problème de l'injustice. En fait, elle permet surtout de croire à une autre vie, dans un nouveau corps et forcément dans un nouveau monde et c'est pourquoi elle ne peut être proclamée que par une mère. Elle parle, elle nous parle. Elle célèbre la vie même quand elle invite ses fils à faire face à la mort. Comme les sages grecs, elle sait que nous sommes là pour apprendre à mourir, pour reconnaître la grandeur de la vie dans sa fragilité et sa finalité : ce moment critique, cette altérité avec laquelle il faut, tout autant que nous sommes, composer. Elle nous dit quoi faire, jour après jour, et ce, tant en période de crise – pour accepter celle-ci et y survivre – qu'après, pour vivre, revivre et penser l'à-venir. Cette mère au cœur de la tempête – véritable source de vie – est un exemple suprême de résilience. Elle peut enseigner et incarner la flexibilité, l'adaptation salutaire, l'espérance confiante en plus grand que soi, qui, aujourd'hui comme hier, est une clé pour s'ouvrir à un horizon nouveau. C'est son récit qui a rendu possible l'émergence d'un judaïsme qui, grâce à ses adaptations et conversions, perdure jusqu'à nous. L'enseignement de ce personnage à la fois autonome et subversif – faisant sa loi à l'aune de celles reçues par Moïse – nous montre l'importance d'accepter le changement dans les tourments, la nécessité de mourir (partiellement) à soi pour la suite du monde et pour que soit possible une quelconque renaissance. À travers les crises, tant celle qui sévit pendant des années en Judée que celle qui s'achève ici en ce beau mois de juin, chacune et chacun doit apprendre à composer avec la réalité malgré ses exigences morbides, à devenir autre et à s'adapter à ce qui pouvait, au départ, terrifier ou enfoncer dans le désespoir. D'ailleurs, les Hasmonéens, des années plus tard, ont suivi cette leçon offerte par la mère, se laissant pénétrer par l'altérité, conciliant toujours davantage des dimensions de la culture grecque à la culture judéenne, assurant, par la mort de certaines traditions et institutions, une survie d'un autre genre.



▲ La mère de 2 Maccabées 7 et les sept saints Maccabées

“ La mère de 2 Maccabées 7 peut enseigner et incarner la flexibilité, l'adaptation salutaire, l'espérance confiante en plus grand que soi, qui, aujourd'hui comme hier, est une clé pour s'ouvrir à un horizon nouveau. ”



DES CRISES QUI OUVRENT DES VOIES

Daniel CADRIN

Professeur retraité,
Institut de pastorale des Dominicains



Pistes de réflexion p.24



Liminaire

Les premières communautés chrétiennes ont connu plusieurs crises. Certaines furent liées à des situations internes. D'autres ont été suscitées par des facteurs externes, tels que le rapport avec le judaïsme – qui mena à une séparation – et les conflits avec le pouvoir politique romain – qui provoqua des persécutions. Dans cet article, Daniel Cadrin, se concentre sur les crises internes afin de voir ce qui a favorisé leur dénouement – ou du moins a permis un apaisement pour un temps – afin de nous éclairer sur notre propre sortie de la crise pandémique.

La gestion du partage

Une première crise (*Actes 6, 1-6*) est liée à la composition de la communauté de Jérusalem, qui rassemblait des juifs de Judée et Galilée et d'autres de la diaspora. Dans le partage des biens, les veuves venant du monde grec sont délaissées, ce qui est significatif d'une division culturelle. Que faire? D'abord l'assemblée est convoquée, on discute de la situation. Puis, on trouve une solution pratique : le soin de ces veuves est confié à des disciples de la même origine culturelle. Devant un nouveau besoin, on invente ainsi une nouvelle structure ministérielle : le groupe des Sept.

Celui-ci, comme celui des Douze, ne durera pas. D'autres formes de ministère apparaîtront, variées selon les communautés et milieux : anciens, apôtres, prophètes, enseignants, pasteurs, diacres, évêques (*Romains 12, 6-8; 1 Corinthiens 12, 28-30; Éphésiens 4, 11-12; Philémon 1, 1*). Cette diversité deviendra progressivement plus unifiée autour de trois ministères, mais il a fallu d'abord en expérimenter plusieurs formes. Pour revenir au groupe des Sept, certains d'entre eux seront par la suite les premiers missionnaires dans le monde païen, ce qui n'était pas prévu! Quand nous répondons de façon inventive à une difficulté, l'Esprit créateur ouvre des voies.

L'accueil des païens

La crise majeure des débuts de l'Église fut l'accueil des nouveaux chrétiens provenant du monde païen, c'est-à-dire non-juif. Là aussi, un processus a été mis en place pour y faire face (*Actes 15, 1-35*) : une assemblée, avec les tenants de diverses positions, des débats, une option prise, puis la communication de celle-ci. Cette manière de procéder est déjà très inspirante

comme approche et a permis un tournant essentiel : l'ouverture de la foi chrétienne à toute culture. Mais, dans la pratique, d'autres facteurs ont aussi favorisé l'intégration des païens.

La transmission de l'Évangile ne s'est pas faite directement du monde juif au monde païen. Pour que ce passage se réalise, il a fallu des relais, des intermédiaires qui aient les pieds dans plus d'une culture. Ainsi un rôle important a été joué par des craignant-Dieu ou prosélytes, des païens déjà convertis au judaïsme ou proches de celui-ci (*Actes 10, 1-2*). Ils connaissaient les Écritures, le Dieu unique, la loi morale, la prière des Psaumes, etc. Ils étaient plus en mesure d'accueillir la Bonne Nouvelle puis, à leur tour, de la communiquer à de purs païens.

Quels seraient aujourd'hui les relais pour transmettre l'Évangile qui a marqué des gens de mon âge (septuagénaires) à des générations plus jeunes? Ou quel profil est requis pour favoriser l'accueil de nouveaux arrivants au sein de notre Église?

La formation et l'accompagnement

Il était beau et bon d'accueillir les païens, mais encore fallait-il assurer un suivi, pour qu'ils restent. Un facteur, proche du précédent, est le choix des ministres pour la formation. Quand une communauté d'origine païenne naît à Antioche (*Actes 11, 19-26*), les disciples de Jérusalem sont en fait embêtés. Que faire avec ces gens qui ne sont pas comme eux, mais qui croient au Christ? Barnabé est choisi pour accompagner ce groupe : il n'est pas un juif local mais de Chypre, ce qui signifie qu'il est habitué aux contacts avec des païens et qu'il connaît leur univers. Mais Barnabé aussi fait preuve d'un bon jugement : il va chercher Paul de Tarse, juif formé aux Écritures, chrétien convaincu, familier avec la culture grecque et à l'aise dans une grande ville. Il en fait son assistant pour la catéchèse.



“ Quand nous répondons de façon inventive à une difficulté, l'Esprit créateur ouvre des voies. ”

Pour former et accompagner quelqu'un, il faut connaître sa langue, son système de valeurs et son mode de vie. Ainsi l'*Évangile de Matthieu*, écrit pour des chrétiens d'origine juive, montre le lien entre la première et la nouvelle alliance, l'accomplissement des Écritures en Jésus, le nouveau Moïse. L'*Évangile de Luc*, écrit pour des chrétiens de culture grecque, insiste sur la réputation, prenant en compte les catégories de honte et d'honneur, typiques de la morale courante. Dans ses lettres, Paul utilise le langage sportif (1 *Corinthiens* 9, 24-27; 2 *Timothée* 4, 7-8) : les Grecs ont inventé les Jeux olympiques et raffolent du sport. Paul aujourd'hui lirait son *Journal de Corinthe* en commençant par la fin ! Il utilise aussi le vocabulaire des courants philosophiques, avec précision (*Philémon* 4, 8).

Quels critères jouent dans le choix des ministres pour former et accompagner les nouveaux croyants aujourd'hui ? Sur quelle préparation miser afin de donner des outils aux ministres et les initier aux langages actuels, dont celui du monde numérique ?

Divisions et conflits

Une fois établie, une communauté de croyants d'origine païenne, qui ont reçu l'Évangile et cherchent à le vivre au fil des jours, d'autres crises apparaissent, liées aussi à la composition des jeunes Églises. Des hommes et des femmes d'horizon très divers y sont à l'œuvre. Comme aujourd'hui, les centres urbains rassemblent des personnes d'origine culturelle variée ; les communautés pauliniennes le reflètent, à l'exception de celle des Galates. Elles comprennent aussi des gens de statuts sociaux différents : personnes libres, affranchis, esclaves. Tous partagent une même culture urbaine, mais les conflits et distances demeurent. Ces petits regroupements sont fragiles. Il s'agit ici d'une crise non au sens d'un événement mais d'une situation qui risque de faire exploser la communauté, la décomposant au fil des années.

Face à ce risque, Paul développe une approche axée non sur la recherche d'uniformité ou de règles pour tous, mais sur ce

DOSSIER

17
17

qui les unit, sur ce qui est d'ordre théologal : la foi au Christ, l'espérance en son royaume et la charité entre les membres. Sans quoi, la communauté, peu à peu, va se décomposer. D'où l'importance du baptême qui incorpore au Christ (1 *Corinthiens* 12, 13; *Colossiens* 3, 9-11) et de l'unité-diversité du corps et de ses membres (1 *Corinthiens* 12, 12-27; *Romains* 12, 4-5). Pour Paul, il n'y a pas de corps sans différenciation des membres. Cette diversité n'est pas une



“ Les crises des premières communautés chrétiennes ont peu à peu, et non sans difficultés, donné naissance à une nouveauté dans l'Empire romain : un sens de la fraternité universelle vécue en proximité, une forme nouvelle de socialité marquée par la mutualité. ”

réalité à tolérer, elle est constitutive du corps comme tel. Mais ce corps n'est vivant et fonctionnel que si l'unité, donnée par le baptême, est nourrie par le repas du Seigneur (1 *Corinthiens* 11, 17-34) et les pratiques de fraternité comme le partage des biens (2 *Corinthiens* 8-9) et le baiser de paix (1 *Corinthiens* 16, 20) qui brisent les barrières.

Ces crises ont peu à peu, et non sans difficultés, donné naissance à une nouveauté dans l'Empire romain : un sens de la fraternité universelle vécue en proximité, une forme nouvelle de socialité marquée par la mutualité. Les rapports de dépendance et de supériorité (culture, statut social, genre : *Galates* 3, 26-29) y sont secondaires par rapport à la dignité de chacun et chacune et aux relations fraternelles. L'approche de Paul est d'une actualité évidente. Le pape François l'a rappelé dans l'encyclique *Fratelli tutti*.

Pour vous, qui suis-je?

D'autres crises sont liées à des questions théologiques fondamentales, surtout celle de l'identité de Jésus le Christ, le Fils de Dieu. Comment comprendre le sens de ces titres? Quelle est la relation entre Jésus, le Messie, et Dieu, le créateur? Quelle importance et densité accorder à son humanité, à son incarnation? Les écrits de Jean, évangile et lettres, se promènent entre humanité et divinité de Jésus. Marc fait face à la question de la croix, ainsi que Paul : comment un crucifié peut-il être l'envoyé de Dieu, son révélateur?

Ces questions ont suscité des tensions dans les communautés et des ruptures de la communion, des groupes se détachant de l'Église. La résolution de ces crises s'est faite de plusieurs manières. L'une d'elles fut de proposer des écrits qui servent de repères communs, ce qui donnera naissance au Nouveau Testament. Ils offrent non pas une seule façon de comprendre qui est Jésus le Christ mais plusieurs voies. Nous avons quatre évangiles, les *Actes des Apôtres*, vingt-et-une lettres et l'*Apocalypse*, chacun offrant un regard unique sur le Christ qui n'équivaut pas aux autres mais qui chemine dans un même espace de significations et de valeurs. Cela permettra de garantir à la fois, là aussi, l'unité et la diversité. Une autre façon d'y faire face viendra plus tard : les conciles (Nicée, Constantinople, etc.)

Quelle que soit la crise, le rôle des assemblées pour regarder, débattre, discerner, est crucial. Ainsi sa résolution est portée non seulement par les responsables mais par l'ensemble et elle prend en compte les situations sur le terrain. Bref, la synodalité est une clé, ce qui sera justement le thème du prochain synode convoqué par le pape François.



QUAND L'ÉGLISE SORTAIT DE CRISE

Jean GROU

Rédacteur en chef de *Prions en Église*
et *Vie liturgique*



Crédit photo / Élise Grou

Pistes de réflexion p.24



Liminaire

Persécutions, ruptures, déchirements internes, dénigrement, expulsion... L'Église des premiers siècles a connu plus que son lot d'épreuves qui ont parfois provoqué de sévères crises. Elle en est manifestement sortie, puisque la foi qu'elle portait nous est parvenue quelque vingt siècles plus tard. Nous qui espérons sortir de la crise de la pandémie qui semble enfin se résorber, aurions-nous des « leçons » à tirer de l'expérience des premières communautés chrétiennes ?

Il serait illusoire de penser trouver dans l'histoire de l'Église ou les écrits du Nouveau Testament des solutions ou des lignes directrices pour tourner sereinement la page sur la pandémie. Notre contexte actuel diffère beaucoup de celui du christianisme primitif. Et affronter un virus ne se compare pas vraiment à subir de l'adversité à cause de sa foi. Cela dit, il ne serait pas plus avisé de se priver d'examiner la manière dont les premiers chrétiens ont traversé des épreuves, ne serait-ce que pour discerner comment un regard croyant peut contribuer à appréhender le réel et aider à y voir plus clair. Pour ce faire, nous nous intéresserons à l'*Évangile de Marc* et à l'*Apocalypse de Jean*, ces deux écrits ayant été rédigés au cœur ou à la suite de crises majeures qui ont ébranlé l'Église.

Du côté de Marc

Ce qui sera présenté ici à propos de l'*Évangile de Marc* s'inspire largement des propos tenus par Michel Gourgues le 18 mars 2021 lors d'une conférence virtuelle dans le cadre des Séminaires connectés organisés par la Chaire en exégèse biblique de l'Université Laval et SOCABI (www.socabi.org/seminaires-connectes).

L'*Évangile de Marc* est structuré un peu comme une montagne avec une ascension dans la première partie (1, 1 – 8, 30), suivie d'un déclin dans la deuxième (8, 31 – 15, 47). En effet, Jésus entreprend sa mission seul. Mais rapidement, il s'adjoint quelques disciples : Pierre, André, Jacques et Jean (1, 16-20). Puis après un certain temps, d'autres vont l'entourer pour former le groupe des douze apôtres. Parallèlement, le cercle va s'agrandir autour de Jésus : Marc se plaît à souligner que

des foules de plus en plus nombreuses le suivent. Il gagne toujours davantage en popularité. Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Mais la tendance s'inverse à partir du moment où Jésus annonce sa passion (8, 31-32). Les disciples commencent à avoir du mal à le comprendre. Les foules se font plus discrètes et rien n'indique qu'elles grandissent. Elles connaissent certes un sursaut de ferveur lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem, mais ce n'est rien de comparable au portrait que l'évangéliste en fait dans la première partie.

De plus en plus seul

Dans le récit de la passion, Jésus va se retrouver de plus en plus isolé. Après son dernier repas, il se sépare des Douze, sauf de Pierre, Jacques et Jean, qui finiront cependant par le quitter eux aussi. Il affrontera seul son procès, sa crucifixion et sa mort. Même Dieu semble l'avoir laissé tomber : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (15, 34) Le cercle autour de lui, qui avait grandi de manière fulgurante dans la première partie de l'évangile, s'est rétréci progressivement, au point où il finira ses jours comme il avait commencé sa mission, c'est-à-dire seul. Retour à la case départ ?

Non, car alors même que Jésus arrive à son dernier souffle, surgit ce que Michel Gourgues appelle « une petite fleur » dans ce portrait qui pourrait ressembler à un grand désert. Cette petite fleur, c'est le centurion qui l'offre en lançant : « Vraiment, cet homme était fils de Dieu » (15, 39).



▲ Erika Varga / Pixabay

“ Durant la pandémie,
trop de gens ont perdu la vie, parfois dans des conditions déplorables.
Croire qu'ils sont vivants dans le cœur de Dieu, c'est plus qu'une consolation;
c'est garder allumée la flamme de l'espérance. ”

Partir ou rester?

Pour le père Gourgues, cette organisation de l'Évangile de Marc en cercle croissant puis décroissant autour de Jésus s'explique par la situation de ses premiers destinataires, la communauté de Rome. Au cours de ses premières décennies, l'Église connaît une expansion fulgurante. Or, entre 64 et 70, à la suite du grand incendie qui a ravagé Rome, l'empereur Néron accuse les chrétiens d'en être responsables et ils en subiront des représailles. Ce qu'ils vivent s'apparente à ce qu'a connu Jésus qui, après un temps de popularité, s'est retrouvé de plus en plus seul et menacé de toutes parts. Marc interpelle donc la communauté éprouvée. Comment réagira-t-elle? Comment se situera-t-elle par rapport au Christ? Va-t-elle l'abandonner, à l'image des disciples qui ont fui après l'avoir suivi quand tout allait bien? Mais quitter le bateau, ce serait oublier les paroles du centurion dans cet évangile. De plus, le récit de Marc mentionne que des femmes sont présentes au moment de sa mise au tombeau. Elles reviendront peu après pour apprendre l'extraordinaire

nouvelle de sa résurrection. Ce sera un nouveau départ pour elles et pour toutes les personnes à qui elles l'annonceront.

Du côté de Jean

Le livre de l'Apocalypse a été écrit quelques décennies après l'Évangile de Marc à une époque marquée aussi par des crises internes et externes. L'auteur s'adresse à plusieurs communautés chrétiennes répandues dans l'Empire romain qu'il désigne comme les « sept Églises d'Asie » (1, 4). Les disciples de Jésus qui s'y trouvent peinent à se situer par rapport à deux réalités qui les menacent. Premièrement, la pression exercée par l'empereur romain, avide d'un pouvoir absolu et se prétendant de condition divine. Deuxièmement, les tensions avec le judaïsme qui s'accroissent et finiront par provoquer une rupture. Dans les deux cas, une tentation plane : d'une part, taire sa foi au Christ pour échapper aux possibles persécutions; d'autre part, tourner le dos à la radicale nouveauté de l'Évangile pour retourner dans le giron de la tradition juive.

Un langage codé

Comme stratégie pour encourager ses destinataires, l'auteur de l'*Apocalypse* a eu recours à une forme littéraire bien connue à l'époque dans le judaïsme et appelée, justement, l'apocalyptique. Les écrits issus de ce courant sont caractérisés par l'utilisation de symboles intrigants et de mises en scènes dignes des scénarios de films fantastiques. Ce type de littérature apparaît au moment où le peuple juif affronte de graves épreuves. Pourquoi en est-il ainsi ? Qu'est-ce qui a bien pu pousser des auteurs à produire ces récits qui nous paraissent, du moins au premier regard, absolument déroutants ?

Il est fort vraisemblable que ces auteurs ont emprunté une voie contraire à une règle de base de toute production écrite : ils rédigeaient de manière à ne pas être compris. Entendons-nous ici : ne pas être compris par une portion précise de leurs lecteurs potentiels, à savoir les adversaires de ceux à qui ils s'adressaient. Les apocalypticiens avaient recours à un langage d'initié qui demandait à être décodé. Ils pouvaient ainsi formuler de sévères critiques à l'endroit de l'empereur, et même le dépeindre de manière grotesque, sans risquer de mettre en péril la sécurité de leurs destinataires.

Peut-être aussi portaient-ils l'intuition d'un phénomène qu'une étude a révélé et que rapportait récemment David Desjardins pour *L'Actualité* (www.lactualite.com/societe/la-science-fiction-comme-remede). Cette étude révélait que, durant la crise de la COVID-19, les adeptes de littérature de science-fiction s'en tiraient mieux que la moyenne des gens. Le fait de s'exposer à un monde étrange, insolite et comportant de graves dangers les préparerait en quelque sorte à affronter l'inattendu et à rechercher des solutions à des problèmes et défis nouveaux.

Espérer, envers et contre tout

Quoi qu'il en soit, l'*Apocalypse de Jean* dans le Nouveau Testament est bien plus qu'un livre de science-fiction. Ses mises en scène grandioses, décrivant des bouleversements cosmiques et la lutte entre les forces du bien et du mal, sont au service d'un message d'espérance. Un peu comme Marc l'a fait avant lui, Jean proclame que la crise actuelle n'est pas le signe que le monde va s'effondrer. La victoire finale appartient à Dieu seul et c'est ce à quoi il est essentiel de se raccrocher.

Et pour nous ?

Que retenir de ce tour d'horizon de ces deux écrits du Nouveau Testament rédigés à une époque où l'Église se trouvait en processus de sortie de crise ? En quoi peuvent-ils nous inspirer ?

TROIS PISTES INSPIRÉES DE MARC ET DE JEAN

1

Maintenir la relation • Les deux auteurs du premier siècle n'ont pas produit leur œuvre pour eux-mêmes. Ils avaient en tête des personnes, des groupes précis à qui ils croyaient avoir quelque chose d'important à communiquer. Ils ont ainsi évité le piège qui leur aurait été fatal : se replier sur eux-mêmes. Une tentation qui nous guette aussi.

2

Demeurer centré sur l'essentiel • C'est un cliché, certes, mais c'est tellement facile de le perdre de vue. Marc et Jean, chacun à leur façon, ont lancé à leurs destinataires un appel à garder vivant ce qui leur avait permis de persévérer jusqu'alors : la foi en la résurrection. Durant la pandémie, trop de gens ont perdu la vie, parfois dans des conditions déplorables. Croire qu'ils sont vivants dans le cœur de Dieu, c'est plus qu'une consolation ; c'est garder allumée la flamme de l'espérance.

3

Procéder à une relecture des événements • C'est bien ce que Marc et Jean ont fait en rédigeant leur œuvre. Ils sont revenus sur ce qui s'était passé et ont cherché à y donner du sens et même à en tirer des enseignements pour donner le goût de vivre. Aussi, n'allons pas nous priver de raconter comment nous avons traversé la crise et de nommer ce qu'elle nous a appris sur notre société, sur notre monde et sur nous-mêmes. Il ne s'agit évidemment pas d'en faire notre seul sujet de conversation, car rapidement, on va se faire dire, avec raison : « Est-ce qu'on peut passer à autre chose ? » Mais l'inverse, éviter à tout prix d'en parler, le chasser de nos pensées, serait sans doute tout aussi malsain.



ENSEMBLE POUR LE RAYONNEMENT DE LA PAROLE DE DIEU

La **Société catholique de la Bible** continue ses activités malgré la pandémie de la COVID-19. Depuis le mois de mars 2020, elle s'est ajustée à la crise sanitaire en multipliant ses activités en ligne, afin d'atteindre le plus grand nombre possible de personnes en confinement, mais toujours désireuses d'approfondir leur connaissance de la Bible. Plusieurs d'entre elles ont d'ailleurs exprimé leur besoin de comprendre cette situation exceptionnelle à la lumière de la Parole de Dieu.

En cette période de pandémie, **SOCABI** est consciente que plusieurs personnes peuvent vivre de l'insécurité financière et considère que leur priorité est d'assurer leur bien-être et celui de leur famille et de leurs proches. Mais celles qui désirent le faire et peuvent le faire, sont invitées à soutenir **SOCABI**. Leurs dons permettront à l'organisme d'atteindre l'objectif de 70 000\$ qu'il s'est fixé pour la campagne de financement 2020-2021, de poursuivre ses activités déjà en place et de mener à terme d'autres projets tels que la réédition des **Évangiles : traduction et commentaires** et le **programme de formation biblique diocésain**.



[Cliquer ici pour faire un DON en ligne](#)

Merci de faire connaître **SOCABI**, sa mission et ses ressources auprès de votre entourage.
Suivez-nous sur notre site [web](#), [Facebook](#) et [Twitter](#).

Je souhaite soutenir SOCABI :

*Reçu officiel pour tout don de 20\$ et plus

MODE DE PAIEMENT

- ☐ CHÈQUE
☐ VISA
☐ MASTERCARD

NO DE LA CARTE

- - -

DATE D'EXPIRATION

CODE CVV

NOM

PRÉNOM

NUMÉRO

RUE

APPARTEMENT

MUNICIPALITÉ

PROVINCE

CODE POSTAL

()

TEL.

COURRIEL

☐

Faire un DON * _____ \$

☐

Abonnement à la revue **Parabole** (version papier)
(36\$ - 4 numéros / année)

SOCABI

2000, rue Sherbrooke Ouest,
Montréal, (Qc) Canada, H3H 1G4

M. Francis Daoust

(514) 677-5431

directeur@socabi.org



Merci



DANS L'ATTENTE D'UNE VIE NOUVELLE

Entrevue avec
Mgr Marc PELCHAT,
réalisée par
Philippe VAILLANCOURT,
Journaliste,
Présence - information religieuse



Pistes de réflexion p. 24

(QUÉBEC, QC) — « C'est peut-être la question principale : comment sera la vie d'après? » Mgr Pelchat a beaucoup réfléchi au sens de la pandémie au cours de la dernière année. De ce « temps d'arrêt brutal », il évoque les inconvénients, mais aussi quelques avantages, dans *Accueillir la vie d'après, réflexions pour un temps de pandémie* (Médiaspaul, 2020). Une crise révélatrice qui ramène l'Église et la société à l'essence de ce qui nourrit les liens entre les individus : l'amour.

« C'est un temps de retour sur nous-mêmes, qui amène des remises en question », constate le théologien. « La crise a révélé les limites de nos systèmes et de notre filet social. Elle a révélé les faiblesses de notre société, de notre Église, de notre système de santé. Que va-t-il rester de tout cela? Cette crise que nous continuons à traverser nous amènera-t-elle à prendre des décisions, à remettre en question des modes de vie et des façons de faire? Ou retournerons-nous seulement au monde d'avant? »

Il annonce d'emblée que les changements ne se feront pas seuls : ils seront la conséquence d'un engagement, d'une volonté. Et ils devront s'ancrer dans une réponse à la question qui traverse toute la Bible : « Qu'as-tu fait de ton frère? » (voir *Genèse 4, 10*)

« On ne peut pas se décharger de ses responsabilités. La question de l'amour du prochain résonne partout dans la Bible : Caïn et Abel dans la Genèse, la veuve et l'orphelin dans le *Deutéronome*... Qu'avons-nous fait des personnes âgées? Des faibles? Des jeunes? »

Nous voilà ainsi confrontés, souligne Mgr Pelchat, à la question de la présence de Dieu, que d'autres générations ont eu à se poser, qu'il s'agisse d'un contexte de guerre, de conflit ou d'épidémie.



Liminaire

Quel fut l'impact de la crise pandémique sur la population et sur l'Église? Quelles leçons pouvons-nous tirer de cet événement qui a chambardé notre quotidien? Et quels changements nous encourage-t-il à apporter à notre vie personnelle, à notre vie communautaire et à notre vie de foi? Voici quelques-unes des questions auxquelles a réfléchi Mgr Marc Pelchat, évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Québec, rencontré par Philippe Vaillancourt.



(Photo P. Vaillancourt/Présence)

« Tout se ramène à l'amour », poursuit-il. Un amour qui s'incarne souvent dans des normes partagées. « On voit comment Dieu donne la loi à Moïse et pourquoi : pour que la vie en société se déroule humainement, que chacun ait sa place, qu'on respecte le voisin. C'est une norme fondamentale pour que l'humanité puisse vivre et dépasser Babel. Jésus, beaucoup plus tard, répondant à une question sur la Loi, répond qu'il s'agit d'aimer Dieu, d'aimer son prochain comme soi-même. Voilà toute la Loi et les prophètes », recadre-t-il.

Quelles normes?

Du point de vue sanitaire, la pandémie est justement devenue l'occasion de se questionner sur les normes. Ce qu'elles visent et ce que leur transgression signifie.

ENTREVUE

23
23

“ Il ne s’agit pas de sauver l’Église
telle que nous la connaissons,
mais de la garder vivante comme peuple de Dieu.
La chrétienté, c’est terminé...
Nous sommes entrés dans un temps de discernement,
d’écoute de Dieu, de l’Esprit, du peuple,
et d’écoute mutuelle. ”



« On peut bien se faire chacun sa norme, convient Mgr Pelchat. Mais ce qui souffre alors, c’est la fraternité, notre solidarité. Pourquoi on fait tout cela? Par amour fraternel. On veut protéger nos concitoyens, nos frères et nos sœurs. Nous protéger nous-mêmes, et aussi les autres. C’est la valeur fondamentale de la vie du prochain qui est en cause. »

Il nuance cependant : l’important n’est pas tant d’accepter la norme que de faire sien l’amour d’autrui qui doit la présider. « Pourquoi les normes imposées par l’Église se sont effondrées aussi rapidement? Plusieurs n’étaient pas fondées sur l’amour ni sur une relation personnelle avec le Christ. Dans notre histoire chrétienne, beaucoup avaient accepté les normes en raison de l’ambiance sociale du moment. Mais c’était extérieur, pas intériorisé », précise l’évêque auxiliaire de l’archidiocèse de Québec.

Relation personnelle

Les derniers mois ont d’ailleurs permis à plusieurs croyants de redécouvrir l’importance d’une relation personnelle au Dieu de leur foi, redevenant ainsi des sujets actifs et non de simples consommateurs de culte. La crise, note Mgr Pelchat, a notamment permis de révéler des faiblesses de l’Église, dont le risque de limiter la vie chrétienne à la liturgie. « Elle est essentielle, mais il n’y a pas que cela », dit-il, évoquant des initiatives de partage de la Parole ou de la prière personnelle. « On m’a moi-même traité d’hérétique pour avoir rappelé que le Christ est aussi présent dans d’autres modalités que l’Eucharistie! Or quand on ne peut plus se rassembler, que

reste-t-il de la vie chrétienne? Comment sera-t-on désormais des disciples branchés sur la Parole de Dieu? », demande-t-il, avant de proposer une réponse : « Par l’écoute. »

« Il ne s’agit pas de sauver l’Église telle que nous la connaissons, mais de la garder vivante comme peuple de Dieu. On a encore beaucoup de réflexes de préservation. Mais il faut bien le dire : la chrétienté c’est terminé. C’est une autre forme de présence d’Église qui est l’horizon maintenant. Nous sommes entrés dans un temps de discernement. D’écoute de Dieu, de l’Esprit, du peuple, et d’écoute mutuelle. »

Cet appel survient alors qu’un peu partout, en Occident, la croyance en la Résurrection flétrit. Elle est pourtant à la source et au cœur du christianisme, un constat inévitable dans un monde postpandémie.

« “Si le Christ n’est pas ressuscité notre foi est vaine”, a dit saint Paul [1 Corinthiens 15, 14]. La résurrection demeure pour nous le tombeau vide. Le Seigneur est ailleurs. Il nous précède, dans notre foi, dans la vie que nous habitons. C’est mystérieux », convient-il.

« Les croyants qui ont continué de partager la Parole, de prier... pourquoi l’ont-ils fait? La foi n’est jamais parfaite ou pure. On s’abandonne. Comme Nicodème, qui demandait à Jésus comment il est possible de naître à nouveau, pouvons-nous repartir à neuf? Les chrétiens attendent-ils une résurrection? Nous espérons certainement une sortie du tombeau, une vie nouvelle. »



Pistes de réflexion

Francine VINCENT et Geneviève BOUCHER

Ces pistes se rattachent au texte de chaque auteur de ce numéro.
Pour vous replonger dans un des articles,
cliquez sur le numéro correspondant.



24
24

01 NON À LA NORMALE ET AU RETOUR EN ARRIÈRE Francis DAOUST • PAGES 04-06

Dans cet article, l'auteur se concentre sur ce qu'ont vécu les Hébreux, à la suite de l'événement heureux de la sortie d'Égypte, et comment ils sont alors entrés dans une longue et difficile gestion de leur liberté nouvellement acquise. À la lecture de cet article :

- qu'est-ce qui vous apparaît nouveau dans l'expérience du peuple de Dieu?
- qu'est-ce que vous trouvez éclairant pour relever le défi de la postpandémie ou tout autre après-crise?

02 QUAND IL FAUT TOUT RECONSTRUIRE Hervé TREMBLAY, o.p. • PAGES 08-10

Dans son article, l'auteur fait remarquer que les juifs sont sortis de la crise exilique comme ils ont pu. Celle-ci avait provoqué deux tendances opposées parmi le peuple : l'une à l'ouverture, l'autre à la fermeture. Pour sortir de cette crise, le prophète Isaïe a aidé ses contemporains à poser un regard neuf sur Dieu et à se reconstruire sur de nouvelles bases.

- Repérez dans votre vie une crise que vous avez traversée.
- Vous reconnaissez-vous dans ce cheminement du peuple juif? De quelle manière? Quels en ont été les fruits?

03 LA MORT LIBÈRE... MÊME LES VIVANTS Isabelle LEMELIN • PAGES 12-14

Isabelle Lemelin raconte avec force et vigueur la crise vécue par les Maccabéens et le rôle important joué par la mère des sept enfants martyrs (2 Maccabées 7, 1-42). Cette dernière « montre l'importance d'accepter le changement dans les tourments, la nécessité de mourir (partiellement) à soi pour la suite du monde et pour que soit possible une quelconque renaissance ».

- En quoi la sagesse de cette mère, telle que présentée dans la section « Renaître autre », vous touche-t-elle, vous interpelle-t-elle?

04 DES CRISES QUI OUVERT DES VOIES Daniel CADRIN, o.p. • PAGES 15-17

Les premières communautés chrétiennes ont connu plusieurs crises. Elles y ont répondu de manière inventive et synodale en impliquant les responsables et les membres de la communauté, sous le souffle de l'Esprit créateur.

- Pour l'Église d'aujourd'hui, que trouvez-vous d'inspirant dans les différentes « solutions » mises de l'avant par ces communautés, telles que présentées par Daniel Cadrin?

05 QUAND L'ÉGLISE SORTAIT DE CRISE Jean GROU • PAGES 18-20

S'inspirant de l'Évangile de Marc et de l'Apocalypse, l'auteur Jean Grou propose trois pistes pour sortir de crise : maintenir la relation, demeurer centré sur l'essentiel et procéder à une relecture des événements.

- Laquelle de ces pistes vous touche davantage? En quoi vous inspire-t-elle?
- Dans ce texte, quel passage est pour vous une source d'espérance qui vous donne le goût d'aller de l'avant?

06 DANS L'ATTENTE D'UNE VIE NOUVELLE Entrevue avec Marc PELCHAT, réalisée par Philippe VAILLANCOURT • PAGES 22-23

Dans son entretien, Philippe Vaillancourt nous fait part de la réflexion de Mgr Marc Pelchat sur la crise pandémique et des questions qu'elle soulève.

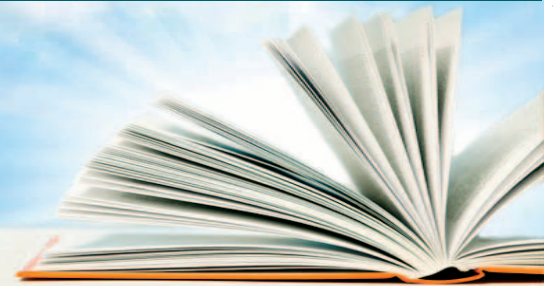
- Qu'est-ce qui nourrit votre propre réflexion ou suscite en vous des questions?
- Qu'est-ce qui vous interpelle dans les propos de Mgr Pelchat?





Suggestions de lectures pour mieux comprendre la Bible

par Jonathan GUILBAULT, éditeur, Novalis



L'INCONTOURNABLE DÉTOUR PAR QUMRÂN

Pour les gens qui, comme moi, ont grandi après les années 1960, les manuscrits de la mer Morte évoquent à la fois de l'ancien et du nouveau. Autrement dit : une nouveauté pas si nouvelle. Car, d'une part, nous n'appartenons pas à la génération des défricheurs ; mais, d'autre part, nous sommes suffisamment près de la « source » pour que le frisson d'aventure qu'a suscité cette découverte nous ait été communiqué.

N'étant pas exégète, j'admets avoir suivi d'un peu loin les débats autour de Qumrân. C'est donc avec un grand enthousiasme que j'ai sauté sur l'occasion de participer à la publication, en langue française, d'un ouvrage qu'on me présentait comme un tour d'horizon de ce qu'on tient pour acquis aujourd'hui sur le sujet. Il s'agit de *Jésus et les manuscrits de la mer Morte*, de l'américain John Bergsma, paru il y a quelques semaines chez Novalis. À noter d'emblée : le projet a bénéficié de l'excellent travail de traduction de Jean-Paul Michaud, professeur émérite d'études bibliques de l'Université Saint-Paul, à Ottawa.

Pour être plus précis, l'ouvrage de Bergsma ne s'intéresse pas à l'ensemble des enjeux liés aux manuscrits, mais plutôt à la manière dont ces derniers jettent une lumière essentielle sur le judaïsme ancien, notamment à l'époque de Jésus.

L'une des erreurs les plus communes, en études bibliques, est de transposer le présent sur le passé. D'où la valeur irremplaçable de documents de première main – ou presque – sur une communauté juive de l'époque néotestamentaire. Faire connaissance avec les idées et le mode de vie des esséniens de Qumrân relativise certaines idées préconçues que l'on tient principalement de l'étude du judaïsme rabbinique. Par exemple sur le célibat, découragé par les rabbins, mais tenu comme un signe de pureté par les esséniens.

En fait, l'objectif principal de Bergsma est de faire mieux comprendre comment Jésus, ses disciples et l'Église naissante concevaient, vivaient leur foi et les rituels en découlant. Pour arriver à ses fins, l'auteur multiplie les parallèles entre la communauté de Qumrân et les premiers chrétiens. Mariage et célibat, système de gouvernance, eucharistie, baptême, sacerdoce : les ressemblances entre les deux

groupes se révèlent en effet saisissantes. Tellement que l'on en vient à se demander si le christianisme ne serait pas, au fond, que le prolongement naturel de Qumrân. Mais Jésus n'instaure-t-il pas une nouveauté radicale ?

Bergsma est conscient du terrain glissant que constitue une mise en parallèle systématique. Aussi prend-il le temps de nuancer les similitudes : les esséniens n'ont pas l'exclusivité de la ressemblance avec l'enseignement de Jésus et la vie des premiers chrétiens. Et surtout : des différences significatives peuvent aussi être relevées. L'auteur se livre donc à un travail d'équilibriste : Jésus et le christianisme découlent bel et bien du judaïsme, et plus particulièrement, en plusieurs points, du mouvement essénien de Qumrân. Mais ils s'en distinguent également. Rien de nouveau, au fond : Jésus lui-même affirme qu'il est venu non pas pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir. Seulement, et cette fois pour citer Bergsma : « Les ressemblances nous aident à percevoir le grand nombre d'aspects du christianisme qu'on croyait nouveaux, mais qui sont en fait enracinés dans la foi et la pratique d'Israël » (p. 341-342).

Voilà pour le regard d'ensemble. Mais pour les non-initiés, l'ouvrage se présente aussi comme une série d'enquêtes passionnantes et menées avec un réel souci du lecteur. Pour ma part, j'ai été happé par celle concernant le problème embêtant de la date de la Cène. En gros, comment réconcilier la version des synoptiques avec celle de Jean ? Une contradiction sur un point aussi crucial n'affaiblit-il pas notre confiance en l'historicité des récits évangéliques ? Or Bergsma, après avoir démontré la proximité, à plusieurs égards, de Jean avec la communauté de Qumrân, résout le problème par la différence des calendriers utilisés : Jean aurait calculé selon le calendrier solaire privilégié par les esséniens, et les autres auteurs néotestamentaires se seraient fiés au calendrier lunaire-solaire, plus officiel au temps de Jésus car utilisé par les pharisiens et les sadducéens.

Encore ici, rien de nouveau pour les biblistes chevronnés, car cet argument fut avancé pour la première fois il y a quelques décennies déjà. Mais pour tous ceux qui, comme moi, suivent les choses d'un peu plus loin, ce genre de considérations stimule vivement notre intelligence des textes sacrés.





Suggestions d'oeuvres musicales inspirées de la Bible

par

Jean-Philippe TROTTIER,
Chef d'antenne, Radio VM



LA FORME SONATE COMME IMAGE DES TURBULENCES HUMAINES

Quand le poète T.S. Eliot dit, dans son dernier Quartet : *We shall not cease from exploration / And the end of all our exploring / Will be to arrive where we started / And know the place for the first time* (Nous n'arrêterons pas d'explorer / Et, à la fin de toute notre exploration / Nous arriverons là où nous avons commencé / Et découvrirons l'endroit pour la première fois), il évoque le constant retour à la case départ qui caractérise un parcours humain. Mais cette case n'est jamais tout à fait la même que celle que l'on avait quittée : on est revenu avec une profondeur nouvelle. On est à la fois dans le familier et dans l'étrange. On ne tourne pas en rond, on tourne en spirale.

Cet aller-retour est ponctué d'une transition, d'un passage, d'une crise. L'instabilité en est la marque. Nous avons perdu nos repères habituels et voguons désormais à l'aventure, ne sachant trop nous guider, car le rivage que l'on a fui ne sert plus de boussole dans la mer agitée. L'inconnu a broyé les souvenirs : il n'en reste que quelques lambeaux de sens et de comportement auxquels on s'accroche, faute de mieux.

La pandémie que nous traversons a fourni de riches exemples de déstabilisation d'une société qui avait oublié le vocabulaire de la crise. Les restrictions, le confinement, s'ils ont été suivis assez fidèlement par l'ensemble de la population, n'en ont pas moins été l'occasion de se plaindre, de souligner la détresse humaine ou les divers risques sur la santé physique et mentale des gens. Nous avons découvert collectivement que la normalité d'antan n'était pas permanente. Notre vie s'en est trouvée déchiétée. Le vaccin nous ramènera à la normale. Or, ce sera une normalité à la fois familière et étrange car nous reviendrons à d'anciennes habitudes *for the first time*.

« La crise
consiste précisément
à ce que l'ancien meure,
mais que le nouveau ne
naisse pas encore : dans cette
situation intermédiaire,
les phénomènes les plus
morbides se vérifient. »

A. Gramsci (1891-1937)

Le parallèle avec la forme musicale est frappant. Pensons à la forme sonate, typique des compositeurs de l'époque classique tels que Mozart, Haydn et Beethoven, ou du romantisme, comme Brahms. Cette forme, qui suit des règles très strictes, concerne le premier mouvement de la sonate. Celui-ci est divisé en trois parties : exposition, développement, réexposition. La première fait entendre deux thèmes contrastés, le premier dans un ton, le second modulant dans un ton apparenté. Tout est stable jusqu'au développement.

Celui-ci, pour sa part, est le moment de plus grande instabilité quant à la tonalité et au motif. La musique du début s'est désagrégée, elle se cherche. Elle module dans tous les sens, même si elle suit tout de même certaines règles de composition. Les thèmes de l'exposition apparaissent ici et là, souvent sous forme de bribes, d'allusion ou de télescopage. On frôle le chaos avec une débauche de modulations échevelées et de hoquètements de motifs. Le tout se résout avec la réexposition.

Cette dernière partie répète la première à une nuance près : le second thème apparaît cette fois dans la même tonalité que le premier. Tout est extrêmement stable. Les tourments du développement ont laissé place à une prévisibilité supérieure à celle du début. Le premier mouvement peut alors se terminer. L'auditeur est revenu à une case départ plus affirmée.

Beethoven, avec ses 32 sonates pour piano, est sans doute le compositeur qui a le plus travaillé la forme. Un de ses interprètes les plus rigoureux est le Chilien Claudio Arrau (1903-1991).

SUGGESTIONS



MUSICALES

On écouterait avec profit :

La vingt-et-unième sonate, dite *Waldstein*, op. 53
https://www.youtube.com/watch?v=dLoJLNt_3EE

La vingt-troisième sonate, dite *Appassionata*, op. 57
<https://www.youtube.com/watch?v=Tdg-DT8rTUQ>

La trente-deuxième et dernière sonate, op. 111
<https://www.youtube.com/watch?v=1ljq4MwzAbo>





Mieux connaître le dialogue entre juifs et chrétiens

par

Soeur Agnès (Nathalie Bruyère),
Communauté des Béatitudes (Israël)



LA SORTIE D'ÉGYPTE : UNE MÉMOIRE DU FUTUR

La sortie d'Égypte telle qu'elle est racontée au livre de l'*Exode* (chapitre 12) constitue un paradigme de « sortie de crise » pour le peuple d'Israël, et pour tous les croyants. En effet, la servitude des Hébreux constitue le type même de l'esclavage des corps et de l'aliénation spirituelle. Au pays des idoles, ils risquent de perdre jusqu'à leur humanité. Pourtant, quand Moïse vient séparer deux Hébreux qui se battent, ils sont incapables d'accepter cet acte de solidarité et repoussent avec haine leur futur libérateur, en l'accusant d'avoir tué l'un de leurs oppresseurs (*Exode* 2, 11-14). C'est à cause de l'ignorance d'un pharaon qui oublie de faire mémoire des bienfaits de Joseph (1, 8 ; 12, 14) que les descendants de Jacob, témoins du Dieu vivant, sont forcés de construire des tombeaux et des entrepôts (1, 11), plutôt que de suivre librement leur Dieu en dépendant de sa bonté pour se nourrir et se vêtir.



dans l'histoire du peuple d'Israël et dans l'histoire de tous les êtres humains, car Israël est choisi en vue d'être un signe pour les nations.

Le Messie Jésus revivra lui aussi cette sortie d'Égypte, avec Joseph et Marie, après la mort d'Hérode le Grand, nouveau Pharaon qui avaient ordonné le massacre des Innocents (*Matthieu* 2, 16-18). On peut même dire que toute la vie d'homme de Jésus est une sortie d'Égypte, sortie d'un monde marqué par le péché et les ténèbres, pour retourner vers le Père. À la transfiguration, il s'entretient avec Moïse et Élie de « son exode qu'il allait connaître à Jérusalem » (*Luc* 9, 31). À la suite de son Maître, Pierre, pasteur des brebis (*Jean* 21, 15-18), connaîtra lui aussi une « sortie d'Égypte » : l'ange, qui le fera sortir de la prison où l'avait jeté Hérode Agrippa, lui demande de se *hâter*, et de « mettre sa ceinture et chausser ses sandales » avant d'être délivré (*Actes* 12, 7-9 ; voir *Exode* 12, 11).

Au désert, les Hébreux recevront par Moïse dix paroles de vie, dix commandements séparant les choses permises des choses interdites, comme au commencement (*Genèse* 1, 1 – 2, 4a). Dix paroles originelles avaient séparé les eaux du haut de celles du bas, la lumière des ténèbres, les animaux des hommes, pour faire advenir l'œuvre de la création. Les enfants d'Israël entrent ainsi dans leur libération en acceptant la Loi divine qui sépare et identifie pour mettre en ordre le monde, ordre qui se dit en hébreu *seder*. Ce terme est aussi le nom particulier du repas de Pâque qui commémore la sortie d'Égypte et qui réactualise le miracle de l'Exode pour chacun des participants.

Dans le récit de la première Pâque des Hébreux sur le point de devenir le peuple d'Israël, le texte dit : « Ce mois sera pour vous le premier de l'année ». Or, « mois » en hébreu peut se lire aussi « nouveau » (*Exode* 12, 2). On comprend ainsi que le miracle de la sortie d'Égypte doit sans cesse se renouveler, s'actualiser

Le mouvement de ces récits anciens qui ne cesse de se renouveler dans la vie de tous les êtres humains évoque la transmission de génération en génération d'événements passés qui s'actualisent sans jamais s'abolir, pour finalement édifier la Tradition.

C'est peut-être dans ce mouvement que l'on peut essayer de comprendre comment Jésus n'est pas venu abolir ou révoquer l'alliance de Dieu avec son peuple, mais l'accomplir en la renouvelant.

Une même histoire sainte est écrite par le peuple d'Israël qui continue à garder la Loi de Moïse, et par les disciples du Ressuscité, qui anticipent les noces éternelles car ils ont reçu, par leur baptême, les arrhes du Royaume. Les deux, chacun selon sa vocation propre, témoignent de la fidélité et de la miséricorde du Dieu dont les promesses sont irrévocables.



SOCABI
répond à vos questions
au sujet de la **Bible**

par
Francis DAOUST
Directeur général



Il arrive qu'on nous pose cette question :

« Les traductions de la Bible dont nous disposons sont-elles fiables ? »
On dit souvent en effet que « traduire, c'est trahir ». Si tel est le cas, devrions-nous apprendre l'hébreu et le grec bibliques et nous « libérer » de nos traductions en langue vernaculaire afin de mieux comprendre la Parole de Dieu ?

Une pratique très ancienne

Avant de répondre à la question des traductions dont nous disposons aujourd'hui, il est important de se rappeler qu'il s'agit d'une entreprise qui est presque aussi vieille que la Bible elle-même ! En effet, dès le milieu du 3^e siècle av. J.-C., des érudits juifs ont traduit la Torah (les cinq premiers livres de la Bible) en grec, qui était la langue commune parlée dans le bassin méditerranéen à l'époque. Au siècle suivant, l'ensemble de la Bible hébraïque avait été traduite en grec. Cette traduction, à laquelle furent ajoutés quelques livres rédigés tardivement, forme ce qu'on appelle la Septante, nom qu'on lui a donné parce qu'elle aurait été le résultat du travail de soixante-dix savants.

Un phénomène semblable survint vers la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. D'autres savants juifs ont traduit la presque totalité des livres de la Bible hébraïque en araméen, qui était la langue commune parlée en Palestine à ce moment-là. On nomme ces traductions les *targumim*, ce qui signifie « traducteurs » ou « interprètes ». Il est impossible de savoir si Jésus pouvait lire l'hébreu, qui était à cette période réservé à l'enseignement et au culte. Mais nous pouvons affirmer de manière certaine qu'il connaissait les *targumim*.

Mentionnons finalement la Vulgate, traduction latine de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament, réalisée par saint Jérôme à la fin du 4^e siècle apr. J.-C.

Outre ces traductions majeures, mentionnons aussi celles en syriaque (1^{er} siècle apr. J.-C.), gotique (4^e siècle), arménien, géorgien et copte (5^e siècle), éthiopien (6^e siècle) et arabe (7^e siècle), réalisées afin de répondre elles aussi au même

besoin de rendre la Bible accessible au plus grand nombre de personnes possible.

On observe donc que traduire la Bible en langue vernaculaire est une entreprise tout à fait naturelle qui a pour but de répondre à des besoins pratiques et concrets. Il ne s'agit pas d'une dégradation de la Parole de Dieu, mais au contraire d'un ajustement de celle-ci aux réalités d'un monde en constante évolution.

Un travail de spécialistes

En ce qui a trait aux traductions dont nous disposons aujourd'hui, nous pouvons avoir confiance dans la très grande majorité de celles-ci, car elles ont été préparées par des spécialistes. Non seulement ceux-ci ont mené des études approfondies dans le domaine, mais leur travail est revu, corrigé et amélioré par d'autres experts en la matière. Il s'agit d'un travail réalisé avec attention et minutie.

Alors pourquoi tant de diversité d'une traduction à l'autre ?

Cette question est tout à fait légitime. Elle était portée par les juifs à l'époque de la toute première traduction de la Bible hébraïque en grec. En témoigne ce récit selon lequel les soixante-dix savants engagés pour traduire les textes auraient fait le travail séparément et seraient tous arrivés exactement au même résultat. Il s'agit évidemment d'une légende, peu réaliste, mais elle montre bien le souci, dès cette époque, d'arriver à une traduction des plus rigoureuses.

Deux facteurs expliquent les différences que l'on peut observer d'une traduction à l'autre, à cette époque, comme aujourd'hui.

LA BIBLE EN QUESTIONS

29
.....
29

Le premier est qu'il n'est jamais facile de passer d'une langue à une autre. Non seulement la langue d'origine a-t-elle ses propres caractéristiques, règles et subtilités, mais celle de destination également. Les auteurs bibliques ont fait des choix nuancés de mots et les traducteurs doivent rendre ces subtilités le plus fidèlement possible dans une autre langue qui comporte elle aussi son lot de diversité. De plus, le sens de quelques termes anciens, particulièrement en hébreu, échappe aux traducteurs, tout comme certaines règles de rédaction archaïques. Mais les recherches dans ces domaines ne cessent d'avancer et de permettre une compréhension accrue des écrits bibliques.

Le deuxième facteur à considérer est que les traducteurs font certains choix en fonction du lectorat potentiel. À titre d'exemples, la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), s'assure d'employer un vocabulaire inclusif, alors que la *Bible des peuples* utilise un langage des plus accessibles. D'autres vont favoriser une traduction plus littérale, plus près des langues bibliques, quitte à rendre le texte parfois moins élégant en français. C'est le cas entre autres de la *Bible de Chouraqui* et de *La Bible : Nouvelle traduction*. Il importe alors de choisir une version qui répond à nos besoins, à nos goûts et à nos sensibilités.

Un enrichissement de la Parole de Dieu

Traduire la Bible demeure une entreprise aux multiples défis, qui diffèrent d'une langue à l'autre. Elle demande un travail d'adaptation du texte biblique à la manière de penser et à la culture de peuples très variés. Loin de constituer ce que certains pourraient considérer comme un appauvrissement de la « parole originale de Dieu », toutes ces traductions permettent au contraire un enrichissement de la Parole qui se déploie ainsi sous des formes multiples et diversifiées.

La Parole de Dieu ne saurait être réduite à l'hébreu ou au grec. Il s'agit simplement de deux langues anciennes dans lesquelles s'exprimaient les personnes qui ont été inspirées. Dieu « parle un langage » qui est totalement autre, qui transcende et englobe en même temps toutes les langues du monde.

Nous pouvons donc lire nos traductions de la Bible avec confiance dans le travail méticuleux et compétent des spécialistes en la matière. Cela dit, le nombre considérable de traductions de nos jours (704 pour la Bible en entier; 2255 pour le Nouveau Testament) nous demande de nous souvenir que la Parole de Dieu dépasse totalement les limites du langage humain. Ainsi, traduire n'est pas trahir; traduire est rendre hommage au caractère transcendant et impossible à endiguer de la Parole de Dieu.



▲ Georges de La Tour, *Saint Jérôme lisant*

“ Dieu « parle un langage »
qui est totalement autre,
qui transcende et englobe
en même temps
toutes les langues du monde. ”

LES SAISONS DE LA PAROLE



À la suite du succès obtenu par la *Semaine de la Parole* 2021, organisée conjointement par les diocèses de Chicoutimi, de Saint-Jean-Longueuil et l'Institut de formation théologique et pastorale, l'idée de concevoir une infolettre afin de faire connaître différentes ressources bibliques et activités autour de la Parole de Dieu est née.

SOCABI s'est jointe à cette initiative dynamique qui gagne à être connue.

Pour vous abonner à la liste d'envoi et recevoir l'infolettre, il suffit de se rendre au



www.iftp.org/index.php/2021/05/05/les-saisons-de-la-parole/

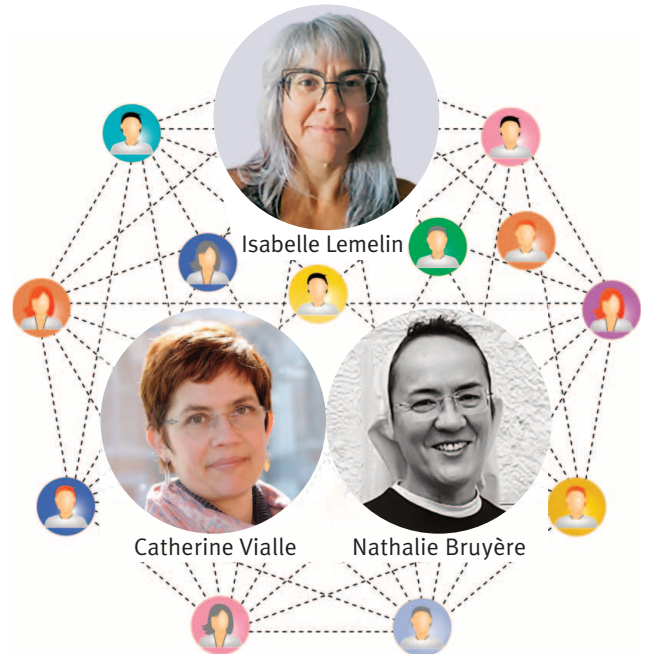
Vous serez ainsi informés au sujet de différentes activités bibliques, virtuelles et en personne, disponibles pour vous et au sujet de la *Semaine de la Parole* 2022, qui se déroulera du 21 au 30 janvier.

RAPPEL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

L'assemblée générale annuelle de **SOCABI**, qui se tient habituellement au mois de mai, a été déplacée au samedi 25 septembre 2021. Le conseil d'administration a pris cette décision afin de favoriser une possible rencontre en personne. Nous suivons avec attention les directives de la santé publique dans l'espoir de pouvoir tenir un tel rassemblement. Si tel n'était pas le cas, nous informerons nos membres des modalités à suivre pour un déroulement virtuel.

UN ÉTÉ AU FÉMININ

Notre série des *Séminaires connectés*, organisés en collaboration avec la Chaire en exégèse biblique de l'Université Laval, se poursuit durant l'été avec trois conférencières. Isabelle Lemelin nous parlera le 30 juin de la sortie de crise racontée dans les livres des *Maccabées*, Catherine Vialle s'intéressera le 21 juillet au personnage d'Abimélek dans le livre des *Juges* et Nathalie Bruyère (sœur Agnès) se penchera le 19 juin sur l'apport de chercheurs juifs à la meilleure compréhension... des évangiles!



Les *Séminaires connectés* sont offerts gratuitement. Toutes les informations nécessaires pour y participer se trouvent au



www.socabi.org/seminaires-connectes/



Lieux de croissance

par
Jacques GAUTHIER

*S*eigneur, augmente en nous la foi.
Nous peinons sous le poids du fardeau.
Que ta parole nous travaille en profondeur.

Il fait nuit dans notre monde troublé.
Comment vivre les crises et les échecs
si tu ne les changes en lieux de croissance?

Exilés ici-bas, tu nous fais signe sur la croix.
Tu nous remets l'Esprit qui souffle où il veut,
et nous renaissions de la plaie de ton côté.

Nous voulons loger en ton centre divin,
vivre au désert intérieur la prière du cœur,
y reposer nos têtes comme ton disciple bien-aimé.

Tu fais pousser l'ivraie avec le bon grain,
ta patience nous ouvre à une vie nouvelle.
Merci de nous redonner espoir et confiance.



Jacques GAUTHIER,
Les défis de la soixantaine,
Novalis/Emmanuel,
2021, 248 pages.



Société catholique de la Bible
2000 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
(Québec) H3H 1G4